

AUTOUR DU MOT « PRATIQUE »

CETTE RUBRIQUE PROPOSE AUTOUR D'UN OU DE QUELQUES MOTS UNE HALTE PENSIVE À TRAVERS UN CHOIX DE CITATIONS SIGNIFICATIVES EMPRUNTÉES À DES ÉPOQUES, DES LIEUX ET DES HORIZONS DIFFÉRENTS.

Les mots ne prennent sens que par rapport à d'autres dont ils sont proches, avec lesquels ils entretiennent des relations de voisinage ou bien, au contraire, avec lesquels ils sont en opposition, et cela selon des effets de substitution et de décalages complexes et conjoints. Ainsi s'intéresser au mot « pratique » conduit inexorablement à rencontrer le tandem théorie/pratique dans lequel risque de s'engluier toute réflexion car il s'agit d'un lieu commun très prégnant, notamment dans les milieux enseignants. Dans ce cheminement rapide et sélectif, je voudrais pointer des significations, des connotations et des implications du terme « pratique »; et pour cela des rencontres ponctuelles avec son associé, le mot « théorie », seront nécessaires.

Le binôme théorie/pratique suggère une forme de relation entre le savoir et l'action dans laquelle la théorie précéderait et déterminerait la pratique. Cette forme serait même dominante, quasi exclusive : entend-on jamais parler à l'inverse de relation pratique/théorie? On peut donc se demander si cette formule, « la relation théorie/pratique », n'est pas l'indice d'un mythe moderne protéiforme touchant à la place et au statut du savoir.

115

Théorie et pratique, de l'incompatibilité à la dépendance

Pour comprendre l'usage contemporain du mot « pratique » et son association ambiguë au mot « théorie », il importe de rappeler que cette dichotomie est l'héritière d'un dualisme radical. Dans la philosophie platonicienne *théoros* désigne la contemplation, c'est-à-dire l'observation, dans un repos parfait, du cosmos qui se meut éternellement, de lui-même, sans assistance. Cette contemplation immobile et désintéressée d'un monde parfait constituait la forme de vie la plus haute et sa

conquête était l'objet d'exercices spirituels (1). Cependant cette supériorité s'accompagnait d'une coupure radicale : toute activité ne pouvait que troubler et, finalement, interrompre la contemplation. Cet isolement hautain de la théorie conduisait à penser la pratique dans un tout autre cadre, sans aucun rapport avec la vie contemplative, celui de la vie active (2).

L'association des deux mots, théorie/pratique, remonte au Moyen Âge. Alain Rey indique :

« *Pratique* : application des règles et principes s'oppose – dès le XIV^e siècle – à *théorie*, aussi dans les locutions *mettre en pratique* (1588) qui équivaut à *appliquer*, dans la *pratique* (1656) et en *pratique*. » (3)

Ainsi la théorie conserve sa suprématie, mais son opposition à la pratique perd sa dimension d'altérité inaccessible. Elle devient ce qui pilote la pratique. De la différence absolue on passe à une relation de domination/dépendance. La relation de la théorie à la pratique, édiflée sur une distinction d'abord indépassable, a conservé de ses origines une asymétrie fondamentale. La théorie peut être construite de façon autonome, tandis que la pratique semble n'exister que sous la dépendance d'une théorie dont elle constituerait en quelque sorte la conséquence ou l'effet.

La pratique découlerait nécessairement d'un savoir dont elle serait la mise en œuvre, et l'articulation théorie/pratique ne pourrait alors être pensée que comme application, laquelle prendrait soit un aspect de réalisation, soit un aspect d'exécution. Dans le premier cas, la pratique est pensée comme ce qui fait exister une idée dans la réalité par contraste avec celle qui n'aurait d'existence qu'abstraite. Dans le second cas, la pratique est pensée plutôt en terme de mise en œuvre avec une connotation de conformité à des prescriptions.

La « pratique » comme réalisation

De ce point de vue la pratique constituerait la réalisation de la théorie. Il y aurait entre elles un lien chronologique et causal : le savoir déterminerait un enchaînement d'actions, un processus de production. L'accent porterait tantôt sur la réalisation comme processus, tantôt sur la réalisation comme objet ; mais quoiqu'il en soit, seul un savoir préalable permettrait la construction d'un projet, l'élaboration d'une planification et sa concrétisation.

1 - P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Études augustiniennes, 1987.

2 - H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

3 - A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992, pp. 1607-1608.

La pratique peut alors être assimilée à ce que Bachelard, dans sa présentation du rationalisme appliqué, dénomme « réalisation » ou « phénomène réalisé » :

« Pour ce rationalisme prospecteur (...) l'application n'est pas une mutilation ; l'action scientifique guidée par le rationalisme mathématique n'est pas une transaction sur les principes. La *réalisation* d'un programme rationnel d'expériences détermine une réalité expérimentale sans irrationalité. Nous aurons l'occasion de prouver que le phénomène ordonné est plus riche que le phénomène naturel (...). Le phénomène *réalisé* doit être protégé contre toute perturbation irrationnelle (...). Pour le rationalisme scientifique l'application n'est pas une défaite, un compromis. Il veut s'appliquer. S'il s'applique mal, il se modifie. Il ne renie pas pour cela ses principes, il les dialectise. » (4)

Les expressions de Bachelard montrent le statut délicat du phénomène réalisé, c'est-à-dire de la pratique : il est question de « mutilation », de « défaite », de « compromis », de « perturbation ». Malgré ses dénégations, ces mots suggèrent le risque de décalage et de déperdition qu'il y a dans le passage du projet rationnel, théorique (ici mathématique), à sa réalisation. D'ailleurs écrire : « Il veut s'appliquer. S'il s'applique mal, il se modifie », mise sur une ambiguïté ou plutôt une surdétermination allusive : ce « il » joue sur un usage impersonnel, grammaticalement usuel, et sur la connotation métaphysique qui traverse les références à la volonté et à la raison. Ce qui est en question c'est la possibilité de plier le réel aux lois de la raison, c'est son imperfection, son potentiel d'irrationalité qu'il s'agit de réduire. Ce texte met face à face une entité, la raison, et la réalité dans sa richesse trompeuse. Et même s'il engage à penser la relation théorie/pratique sur le mode dialectique, la primauté du programme rationnel demeure incontestable.

La « pratique », exécution et procédure

Revenons sur l'expression « phénomène ordonné », qui désigne à la fois le phénomène mis en ordre, planifié, mais aussi le phénomène dirigé, commandé par la raison. Cette double signification est essentielle dans la relation théorie/pratique. Le savoir pensé en terme mathématique se présente sous une forme abstraite. Est-il possible cependant de maintenir dissocié cet aspect logique et intellectuel de son aspect prescriptif et normatif ? La théorie paraît renvoyer de façon privilégiée à la connaissance spéculative et, par là, à la connaissance scientifique. Cet usage recouvre pourtant une tonalité prescriptive, même si elle n'est pas explicite, même si, bien plus, elle tend à être occultée. La pratique, c'est alors l'accomplissement d'actions selon des modalités décidées et définies, souvent, par d'autres. Ainsi se trouve réintroduit un sujet ou un acteur, celui qui assume la pratique.

4 - G. Bachelard, *La philosophie du non*, Paris, PUF, 1966, pp. 6-7.

Il est intéressant de noter ici que le mot pratique appartient au langage juridique dans le champ duquel il désigne la procédure, dès le XIV^e siècle.

« Le dénominatif *Pratiquer* (1370) correspond à "mettre en pratique", "mettre à exécution (une prescription, une règle morale, religieuse)", "exécuter (une opération) selon les règles prescrites", surtout en médecine (1588). Il signifie couramment "exercer (une activité, un métier)" (1534). » (5)

Les risques de décalage ne sont donc pas, dans ce cas, limités à l'écart entre le rationnel et le réel. S'y ajoute l'attitude du sujet lui-même : manifeste-t-il suffisamment d'adhésion, de soumission, aux principes formulés ?

Le mot « théorie » entrelace par conséquent deux champs de références : celui du savoir scientifique sur ce qui est, notamment les lois de la nature, et celui des principes, c'est-à-dire ce qui doit être et que l'on doit faire advenir comme acteur social responsable et respectueux. Cet entrelacement a un double effet. Il confère au savoir scientifique un statut de fondement légitime, c'est-à-dire finalement une fonction normative. Et inversement il confère une tonalité rationnelle et scientifique aux décisions et aux prescriptions, comme si on ne pouvait y contrevenir sans contrevenir à la raison elle-même. Cette interpénétration consolide une approche technique, on pourrait dire aussi technocratique.

Le mot « pratique » est pris dans cet enchevêtrement. Du praticien au pratiquant, il couvre toute une gamme de nuances qui associent, dans des proportions subtiles et opaques, des aspects de réalisation créative et d'exécution conformiste.

118 Ainsi le binôme théorie/pratique entretient une confusion entre deux domaines tout à fait hétérogènes que les stoïciens prenaient soin de distinguer : « ce qui dépend de moi » et « ce qui ne dépend pas de moi ». En effet, d'une part, il y a ce qui est et le savoir sur ce qui est, c'est-à-dire les lois de la nature. Ces lois étant indépendantes de ma volonté, elles mettent à jour des déterminismes sur lesquels je n'ai aucun pouvoir, si ce n'est par une stratégie détournée, en m'attachant à les connaître afin de les utiliser. C'est le domaine de la pratique en tant que réalisation au sens où l'entend Bachelard. D'autre part, il y a les lois humaines portant sur ce qui peut faire l'objet de décisions, sur ce qui dépend de ma volonté et qui définissent ce qui doit être. C'est le champ de la pratique en tant qu'exécution d'un vouloir orienté par des principes (6).

5 - A. Rey, *op. cit.*

6 - Déterminés, selon les cas, individuellement ou collectivement.

Pratique et action

Si l'on sépare la pratique de la théorie, elle ne gagne pas pour autant son autonomie, car se révèle alors son lien à l'habitude, à la répétition. Elle s'enracine dans l'expérience et elle la développe, stimulant des capacités mais aussi des routines.

« Le sens neutre de "manière habituelle à une personne à un groupe de faire quelque chose" (v. 1465) reste vivant, entraînant celui d'"expérience, habitude des choses" (1530). » (7)

Ainsi, bien plus, la pratique n'est pas seulement sous la dépendance de savoirs ou de principes. Elle est aussi sous la dépendance de l'action.

« Pour bien voir ce qui est en jeu on peut se rappeler que le grec et le latin (...) ont deux mots distincts, encore qu'apparentés, pour le verbe "agir". Aux deux verbes grecs *archein* ("commencer", "guider", et enfin "commander") et *prattein* ("traverser", "aller jusqu'au bout", "achever"), correspondent en latin *agere* ("mettre en mouvement", "mener") et *gerere* (dont le premier sens est "porter"). On dirait que chaque action était divisée en deux parties, le commencement fait par une personne seule et l'achèvement auquel plusieurs peuvent participer en "portant", en "terminant" l'entreprise en allant jusqu'au bout. » (8)

On peut considérer que l'on retrouve une dissociation du même ordre avec les termes d'action et de pratique. Ainsi la pratique suppose une impulsion initiale qui se trouve à l'extérieur d'elle, dont elle assure la continuité. La pratique s'inscrit, de ce fait, dans un contexte social complexe de partage des tâches et de coopération entre les hommes dans lequel elle occupe une position subalterne : il s'agit de poursuivre ce qui a été commencé.

119

Une troisième voie pour définir la pratique ?

Les manières de penser la pratique et ses relations avec la théorie ont subi des transformations radicales entre la période grecque, le Moyen Âge et le XIX^e siècle. L'enjeu de l'efficacité devient particulièrement manifeste dans certaines définitions contemporaines :

« Notre expérience de formation comme de recherche nous a convaincu de l'intérêt heuristique de définir dans un premier temps une pratique comme un *processus de transformation d'une réalité en une autre réalité, requérant l'intervention d'un opérateur humain*. Cette définition présente la vertu en effet de conduire à une réflexion obligée, pour spécifier une pratique, de parvenir à une

7 - A. Rey, *op. cit.*

8 - H. Arendt, *op. cit.*, p. 213.

définition de son résultat, c'est-à-dire d'interroger le type de réel qu'elle transforme (réalité mentale, matérielle, composante identitaire etc.) et d'interroger la nature de la transformation qu'elle apporte (sa plus-value, sa valeur ajoutée). » (9)

Pourquoi cette définition ? Pour « son intérêt heuristique ». Ainsi les questions épistémologiques et éthiques que soulevaient la pratique, concernant la relation de la raison et de la réalité d'une part et la relation des principes prescrits et de l'exécution d'autre part, se trouvent supplantées par ce qui constitue simultanément un critère et un objectif, l'efficacité. Efficacité de la pratique, mais aussi efficacité de sa définition. L'être humain est un « opérateur », ce terme, habituel à la fois en psychologie cognitive et en ergonomie du travail, accentue la dimension d'exécution tout en lui conférant une sorte d'aura technicienne.

Pratique, bricolage et braconnage

Cependant à côté de cette définition de la pratique comme processus de transformation, deux autres voies, fort différentes, ont été amorcées, celle du bricolage par C. Lévi-Strauss, celle du braconnage par M. de Certeau. La première engage à penser la pratique à partir du monde et de ce qu'il offre comme matériaux, tandis que la seconde insiste sur la ruse de celui qui se trouve dominé mais invente mille manières imprévues d'utiliser les objets de grande consommation.

Ces deux orientations ont en commun de penser la pratique comme autonome, en l'éloignant de la théorie, et sur un mode contestataire. En effet le bricolage renvoie à la réalisation, tandis que le braconnage renvoie à l'exécution, mais l'un et l'autre fonctionnent de façon subversive (10) :

« Et, de nos jours le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. » (11)

Le braconnage est «... une autre production (...) celle-ci est rusée, elle est dissimulée, mais elle s'insinue partout silencieuse et quasi invisible. » (12)

9 - J.-M. Barbier, «L'analyse des pratiques : questions conceptuelle», dans C. Blanchard-Laville, D. Fablet, *L'analyse des pratiques professionnelles*, Paris, L'Harmattan, 1996, pp. 27-49, (p. 31).

10 - On rejoint là une signification du mot pratique indiquée par A. Rey : « La valeur psychologique de "finesse, ruse, artifice" (v. 1380) est encore attestée dans la langue classique mais elle est sortie d'usage, tout comme le sens concret de "complot, intrigue, menées" (1474) qui en découle. »

11 - C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 26.

12 - M de Certeau, *L'invention du quotidien, Arts de faire*, t. 1, Paris, UGE coll. 10x18, 1980, p. 11.

Le bricoleur comme le braconnier se donnent une marge de manœuvre importante par la prise en compte du contexte, de ses particularités et des opportunités qui s'y présentent :

« (L')univers instrumental (du bricoleur) est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec « les moyens du bord », c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble (...) est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock (...) » (13)

Cette autre production « ne se signale pas avec des produits propres mais en manières d'employer les produits imposés par un ordre économique dominant. » (14).

Cette reconnaissance de la valeur du singulier et de l'occasionnel ouvre des perspectives d'actions qu'il reste à chacun d'imaginer à sa convenance, selon ses possibilités, selon le moment. Par opposition la théorie c'est justement ce qui est considéré comme indépendant du temps, de l'espace et des personnes en jeu. On pourrait d'ailleurs la définir comme ce dont le seul « contexte » considéré comme digne de ce nom est la raison.

Ainsi A.-M. Chartier remarque l'importance de la classe comme contexte spécifique de la démarche de Florence Janssens, l'enseignante avec qui elle a travaillé pendant un an :

« (...) ces lectures (...) n'ont jamais été faites pour devenir des "références livresques". Les livres, les revues, les instruments didactiques sont traités comme des lectures d'usage, c'est-à-dire comme des boîtes à outils pour la classe (...). Elle prend en compte tout ce qu'on peut aujourd'hui prendre en compte, étant donné l'état de la recherche sur le sujet. En revanche, la force de sa position est de conserver plusieurs pistes d'entrée, par provision, montrant qu'elle ne confond pas cohérence théorique et cohérence pragmatique. » (15)

121

Pour penser la pratique, on pourrait alors adresser aux praticiens, « réalisateurs » et « exécutants » ou encore « opérateurs », et aussi « bricoleurs » et « braconniers », les mêmes demandes que celles que formulait Gaston Bachelard à l'égard des savants :

« Nous demanderons donc aux savants : comment pensez-vous, quels sont vos tâtonnements, vos essais, vos erreurs ? Sous quelle impulsion changez-vous d'avis ? (...) Donnez-nous surtout vos idées vagues, vos contradictions, vos idées fixes, vos convictions sans preuves. » (16)

13 - C. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 27.

14 - M de Certeau, *op. cit.*, p. 11.

15 - Voir, dans ce numéro, l'article d'Anne-Marie Chartier, p. 80.

16 - G. Bachelard, *op. cit.*, p. 11.

Cela semble paradoxal? Mais les savants ne sont-ils pas des praticiens de la science? Si l'on considère la philosophie comme une activité réflexive, il faut alors reconnaître qu'elle a, entre autres, pour objet de réflexion *les pratiques* telles qu'elles sont mises en œuvre effectivement. Et dans cette perspective G. Bachelard propose une approche ouverte, plurielle qui n'appauvrit ni la richesse du réel, ni les méandres des démarches intellectuelles :

« Aux philosophes, nous réclavons le droit de nous servir d'éléments philosophiques détachés des systèmes où ils ont pris naissance. (...) Nous définirons la philosophie des sciences comme une philosophie dispersée, comme *une philosophie distribuée*. » (17)

Il est temps de conclure car nous allons déborder le mot « pratique », non pas simplement par les mots qui l'environnent, par les connotations qui l'imprègnent et le tiraillent, ni par le passage du singulier au pluriel, mais bien au-delà, par ce dont il permet de parler, par ce qu'il engage à étudier : les pratiques elles-mêmes.

Michèle GUIGUE,
Sciences de l'éducation, Lille III

17 - G. Bachelard, *op. cit.*, pp. 11-12.